

The background is a painting of a woman's face, rendered in a textured, painterly style. The face is pale with a greenish-blue tint. Her eyes are looking down towards a broken red heart in the center. Two hands are positioned around the heart, one on the left and one on the right, as if reaching towards it. A single red tear is falling from the right eye, and a small tear is visible on the left cheek. The overall mood is one of sorrow and conflict.

# AMIE... TÉMOIN... ENNEMIE ?

***L'AFFAIRE MERAH***  
***par Touria Amini***

Touria Amini

# Amie... Témoin... Ennemie ?

*L’Affaire Merah*

© Touria Amini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7651-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# INTRODUCTION

Au moment où je commence la rédaction de ce livre, je viens d'être victime d'une escroquerie en ligne qui m'a privée du bénéfice de plus de dix années de lutte pour récupérer mon dû après mon divorce.

Un tout petit capital pour les escrocs, mais une vie et un espoir anéantis pour la victime que je suis !

Je vous en raconterai les détails plus avant dans mon récit, mais si je commence par cela c'est parce que je suis dans un état de détresse qui me fait m'interroger une fois de plus sur mon chemin de ma vie et sur les erreurs que j'ai pu commettre pour me retrouver souvent dans des situations uniques et tragiques.

Quel est ce destin qu'on m'a attribué pour qu'à chaque étape je doive vivre des difficultés, des drames, des traumatismes et des souffrances ?

Pourquoi moi ?

Est-ce que je pourrai un jour vivre en paix comme le commun des mortels et juste me laisser bercer par la tendresse de mes enfants et la douceur d'un quotidien normal ?

Le karma se redressera-t-il enfin, ou ai-je fait du mal au point de vivre ce qui m'est imposé ?

À quand la réponse à mes nombreuses questions sur l'existence ?

# UNE PETITE ENFANCE PERTURBÉE

Je vais commencer par me présenter. Je m'appelle Touria, suis Française d'origine marocaine et j'ai quarante-six ans au moment de la rédaction de ce livre.

Je fais partie d'une fratrie de cinq enfants dont je suis la cadette. Ma maman a eu son premier bébé à l'âge de quinze ans, un garçon et 4 filles.

Hélas, la situation familiale étant très instable, les services sociaux nous ont retirés à nos parents pour nous confier à une institution.

Notre père ayant été condamné à une peine de prison ferme pour des faits de violence de rue, notre mère, trop jeune, était dans l'incapacité de faire face à toutes ses obligations.

Il faut dire qu'elle était arrivée du Maroc à l'âge de seulement treize ans, où elle avait été mariée comme il se faisait à l'époque par la volonté des parents. Elle ne parlait pas très bien le français et dépendait totalement de son mari.

Son destin était ainsi tout tracé : à vingt ans elle avait déjà cinq enfants !

Nous avons donc été placés tous les cinq dans une maison de l'enfance dirigée par des religieuses italiennes. J'étais la plus jeune, encore un tout petit bébé.

Nous étions tellement bien dans cet endroit de paix, de calme, sans la moindre violence physique ou verbale. En ce qui me concerne, je ne me rendais pas encore compte de cela, mais mon frère et mes sœurs appréciaient.

Nous rendions visite à nos parents un dimanche sur deux, au début, puis ce fut un week-end sur deux et, au fur et à mesure que nous grandissions, les visites devenaient plus fréquentes au grand regret des sœurs qui nous retrouvaient perturbés à chaque retour.

Nous n'avons jamais connu la tranquillité d'un foyer familial normal. Chez nous, le quotidien était fait de cris, de coups, de crises, d'angoisses et de voisins qui faisaient des signalements à la police.

Nos parents n'étaient pas matures, bien trop jeunes pour assumer les responsabilités d'une si grande famille et leur couple était voué à l'échec. Ils ont d'ailleurs divorcé quelque temps plus tard, pendant notre long séjour chez les religieuses.

Je suis arrivée à l'institution à six mois et y suis restée jusqu'à l'âge de douze ans. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu un manque maternel. Aucunement. Par contre, je peux dire et le dire très haut : la plus belle période de ma vie fut celle

que j'ai passée auprès des sœurs.

Nous étions aimés, respectés, éduqués, bien nourris. On nous organisait des loisirs que nous n'aurions jamais pu imaginer chez nos parents. J'ai appris à nager, à faire du ski, on nous emmenait en vacances l'été ou l'hiver, dans une ambiance de confiance et de bonne humeur qui restera toujours gravée dans mes souvenirs. Je faisais même du football et j'aimais cela ! Mon père (ou même ma mère) n'aurait en aucun cas toléré cela de l'une de ses filles !

Jamais nous n'avons manqué de quoi que ce soit et, chose importante, notre fratrie était très liée à cette époque. Avec le recul, je pense que les religieuses jouaient un grand rôle dans notre amour fraternel, celui-là même qui a disparu à partir de notre sortie de l'institution.

L'école, le catéchisme et la messe rythmaient notre emploi du temps, entre des séances de jeux ou de sport. Cela peut être surprenant pour nous qui étions des petits enfants musulmans, mais nous ne nous posions même pas la question.

Je préférerais de loin être chez les sœurs que chez mes parents. D'ailleurs quand je suis retournée vivre chez eux, je n'ai jamais pu m'intégrer complètement et moins encore à l'école.

Jusqu'à la fin de ma vie, je remercierai les sœurs de nous avoir donné autant d'amour, de façon totalement désintéressée. Elles ont su nous guider, nous écouter, nous consoler, et nous aider à grandir loin de notre famille perturbée.

J'ai à cœur de rester en contact avec elles et j'en suis heureuse. Je sais qu'elles prennent de l'âge, que certaines d'entre elles sont souffrantes et j'en suis attristée, mais je me fais un plaisir de leur rendre visite dès que j'en ai la possibilité. Le lien qui s'est créé entre nous est indestructible et je le cultive avec tout l'amour qu'elles m'ont transmis. Et elles le savent !

Je reste néanmoins fière d'être musulmane, mais je ne renierai jamais cette partie d'éducation que j'ai reçue, car elle m'a enseigné ce qu'est l'amour pur du prochain.

# LE REMARIAGE DE MA MÈRE

Pendant ce temps-là, une fois son divorce prononcé d'avec mon père, ma mère s'est remariée avec un homme d'origine algérienne avec lequel elle a une fille qui se prénomme Naoël.

Lorsque, finalement, nous avons pu réintégrer le foyer familial, j'avais déjà douze ans. La préadolescente que j'étais, allait enfin découvrir la vraie vie, mais ce fut une période difficile en raison des contraintes que je découvrais dans une famille musulmane.

Notre vie changeait complètement.

Eux avaient pris l'habitude de vivre sans nous et, de notre côté, il allait falloir supporter d'être sans cesse contrôlés, même pour rentrer de l'école et d'apprendre à vivre avec les codes de la vie sociale propre à notre culture.

Interdiction de se maquiller, de sortir ou de nous amuser dehors. Nous avions connu la mixité chez les sœurs et maintenant, parler à des garçons était formellement interdit !

Moi qui avais déjà à cette époque une sensation bizarre, qui n'étais pas bien dans ma peau, j'allais devoir composer avec de nouveaux repères, de nouveaux interdits, de nouvelles valeurs. J'étais toujours coupable de quelque chose.

Quand je rentrais de l'école et que ma mère était énervée, je prenais des coups. J'ai l'impression d'avoir été celle qui « recevait » tout le temps !

Les coups faisaient maintenant partie de notre quotidien, ainsi que les cris et les énervements.

C'était infernal et c'est vraiment ce qui reste imprimé en moi, de cette époque-là. Chahutée depuis bébé par les circonstances de la vie, il me semblait bien compliqué de m'intégrer dans une vraie famille, qui était la mienne bien sûr, mais que je ne connaissais pas.

Même la cohésion entre les frères et sœurs avait disparu une fois de retour chez les parents, alors que chez les sœurs, c'était top. Nous devenions des étrangers les uns par rapport aux autres. La méfiance s'installait et faisait régner une ambiance bien étrange dans la famille. Décidément, tout était compliqué.

J'ai en tout cas toujours eu l'impression d'être décalée par rapport aux autres membres de la fratrie.

Encore aujourd'hui, il me semble que je ne suis rien d'autre que le « vilain petit canard » de la famille. Ou est-ce que ce sont les autres qui ont eu à cœur de me le faire croire ?